

andré micoud et jacques roux
LES VERTUS ET LES RISQUES
D'UN ÉCART

Parce que le sociologue – évidence première – est inclus dans la situation qu'il se donne pour tâche d'analyser, son métier serait, pour certains, impossible ou, plus exactement, l'objectivité de ses propos toujours suspecte. Le texte qui suit et qui a la forme d'un témoignage à propos d'un exemple singulier – celui du programme S.T.S. du CNRS – veut montrer que cela n'est pas nécessairement vrai pour peu que certaines conditions soient réunies.

Le cadre conceptuel de notre propos est donc celui de la question de l'objectivité dans les sciences humaines. Il suppose qu'on connaisse « sur le bout des doigts » non seulement la leçon de R. Aron (1) mais aussi la critique et le dépassement qu'en propose M. de Certeau (2). C'est en nous appuyant sur ces puissants travaux d'épistémologie de l'historiographie (3) que, considérant que leurs conclusions sont largement exportables aux sciences humaines en général, nous sommes amenés à organiser notre contribution en deux parties.

D'abord nous dirons, parce qu'il importe au plus haut point de les reconnaître, quels sont les vents divers et violents auxquels le programme CNRS d'organisation de la recherche sur le thème Science technologie Société est, de fait, soumis.

Ensuite, suivant en cela non seulement la piste ouverte par M. de Certeau sur la notion « industrie » de la production des savoirs (4) mais aussi l'enseignement de T.S. Kuhn (5) sur l'importance des conditions concrètes de l'apprentissage des règles de travail scientifique, nous nous poserons la question de savoir si l'important pour apprécier la

rigueur et le sérieux des travaux que peut impulser une administration de la recherche n'est pas, au fond, de regarder de près les fonctionnements concrets des processus de fabrication d'énoncés qu'elle permet.

*
* *

Essayer de comprendre et d'interpréter l'histoire contemporaine d'un phénomène technique – c'est par cette porte-là que nous sommes entrés dans le programme S.T.S. – est un exercice qui tient beaucoup à l'art de l'équilibriste, l'art de doser à tout instant l'effort afin de maintenir l'écart minimum autour de l'équilibre et d'avancer sur le fil. L'espace créé par le programme S.T.S., nous l'avons perçu comme un de ces lieux où, grâce aux garde-fous bienveillants d'une régulation communautaire souple, il est possible de se lancer sur le fil, de tester les différentes erreurs d'application, les différentes sortes de faux mouvements qui guettent le chercheur. C'est là que nous avons appris nous-mêmes un peu de cet art et que nous avons vu aussi, hélas, ce qu'il peut advenir à tel ou tel qui, trop intrépide ou mal assuré, a risqué la chute.

Notre contribution ne sera pas polémique, pas autant sans doute qu'il l'aurait fallu. Défendre une position, c'est déjà enregistrer et valider un rapport statique entre des places, or ce qui nous intéresse dans le programme S.T.S, c'est son mouvement et le mouvement qu'il génère. Mouvement qui fait que ce programme ne paraît pas adhérer complètement à lui-même, qu'il parvient à se tenir (encore ?) dans un écart. C'est un lieu, si l'on veut bien en saisir la chance, où se présente quantité d'occasions de rencontres, de croisement étranges, de proximités paradoxales qui fait que les diverses manières d'aborder un objet se relativisent les unes les autres et résistent, on pourrait dire par leur seule co-existence, à se laisser saisir dans un tout. Nous avons dit écart, mais par rapport à quoi ?

Écarts notamment par rapport à toutes les occasions de faux-pas qui, dans le seul domaine que nous connaissons un peu, celui de la sociologie du phénomène technique, sont nombreuses. Quand, en matière de choix technologiques, des enjeux de poids non négligeable pèsent sur l'histoire sociale de l'innovation, quand la confrontation des intérêts stratégiques de vastes ensembles institutionnels ou industriels se déroule aussi au niveau du repérage et de l'interprétation de cette histoire, quand la pente est facile qui conduit à confondre l'analyse historique et sociologique d'un fait technique avec l'analyse des avantages ou des obstacles à la diffusion de l'appareillage matériel correspondant, il n'est pas inutile d'insister sur l'impératif qui s'impose au chercheur, dans le cadre de son propre travail, de construire un espace relativement à l'écart de ces enjeux où il puisse observer

sans être pris a partie ou conduit à prendre parti. Le programme S.T.S. en créant un lieu « abrité » – par un curieux effet en retour du cadre scientifique – un lieu où le cognitif peut exister sans être annexé aux exigences immédiates de l'opérationnalité ou de la rentabilité, peut aider le chercheur à démarquer son discours de celui de l'ingénieur, du journaliste, du politique ou du publicitaire.

Mais il y a bien d'autres chausse-trapes qui l'attendent. Ainsi celle qui consisterait justement à se croire à l'abri et à faire de la technique un sujet d'érudition pour spécialistes ou un objet purement culturel, soit que l'on prenne le parti d'autonomiser complètement le domaine technique et que l'on tente, par exemple, d'en reconstruire une généalogie en soi, dans laquelle l'histoire, le contexte social, n'interviennent qu'on parallèle, au titre de phasage ou de cadrage (comme on encadre un tableau pour le mettre en valeur), soit que l'on ne retienne comme dimension sociale de la technique que les usages ou les conséquences que son apparition entraîne, la technique étant dans un ailleurs et ayant des « effets sociaux ».

Prise dans les mailles d'une visée culturaliste, la technique perd en route ce qui nous paraît être son caractère vivace, actif, radical, celui qui remet en cause les équilibres, qui dissout les cadres hérités, qui imposent de nouvelles interprétations. La culturalisation du fait technique, surtout quand s'y rajoute le label de scientificité d'une recherche en Sciences Sociales, c'est peut-être une tentative d'arraisonner la technique, d'en atténuer le caractère provocateur.

Il y aurait aussi, dans notre domaine, une autre déviation possible que nous qualifierons ici comme le risque de totalisation technocratique. Nous voulons dire par là qu'il ne manque pas d'éminents spécialistes pour lesquels une recherche portant sur la technique ne peut avoir d'autres finalités que d'accroître la productivité ou la faisabilité de cette technique, pour lesquels l'oeil de l'observateur est potentiellement celui d'un évaluateur. Symétriquement se dressent en face - ce qui contribue à établir en vis-à-vis cette communauté rhétorique des experts dont parle M. Pollack – les tenants de la transparence technicienne, agissant au nom de la démocratie et des droits du citoyen. S.T.S. devient pour ces derniers une cause; mais il n'est pas sûr, si noble soit-elle, que cette démarche ne contribue à obscurcir ou à orienter de manière trop univoque le regard du chercheur, à freiner la mobilité de ses arguments et les capacités de sa démonstration. Il faut sans doute cultiver une certaine vigilance de chercheur, développer un esprit critique, mais y compris vis-à-vis du citoyen qui co-habite avec lui dans la même personne, pour laisser une place en soi à l'analyse, non pas indépendamment mais légèrement à côté de ce que pourrait être une prise de position personnelle.

Pour revenir de manière plus positive au programme S.T.S., disons que nous le percevons comme un espace du risque contrôlé, où les tendances que nous venons de citer, parce qu'elles y sont présentes et directement ou indirectement critiquées (ne serait-ce que par la co-existence de discours très différents) peuvent être retournées en leur contraire et être travaillées comme des facteurs d'équilibre et d'avancée heuristique. Les rencontres qui peuvent s'y produire entre des philosophes, des historiens, des sociologues ou des économistes et entre les différents courants de chacune de ces disciplines, sont potentiellement productrices d'analogies, de métaphores, de circulations, y compris sur un mode critique, de conceptions différentes sur la science ou la technique. Et en ce qui nous concerne, par exemple, beaucoup de passerelles originales et utiles sont imaginables entre la recherche sur la science et la recherche sur la technique. En ce sens, le programme S.T.S. s'est révélé jusqu'ici comme un milieu expérimental dans lequel, parce qu'il s'y dit plusieurs voix, il est autorisé de prendre des risques et d'inventer des images.

Lieu expérimental, voilà qui ne va certainement pas plaire à ceux qui veulent ou qui doivent répondre, sans doute devant les instances supérieures de la politique de la science, de la scientificité du programme S.T.S. Cette question de la scientificité de S.T.S. a son exact pendant dans la question de la scientificité des sciences qui sont censées être l'objet de S.T.S. Le programme ne gagnera pas grand-chose à vouloir multiplier les garanties formelles de la scientificité, avec les signes qu'il aura puisés au sein même des recherches qu'il mène dans le milieu scientifique. Ce n'est pas en « faisant » de la polémique ou de la controverse qu'il y aura des controverses ou des polémiques intéressantes. Ce n'est pas (forcément) en allongeant la liste des auteurs étrangers cités que l'on est plus performant. Ce n'est pas (forcément) en jouant les signes de la scientificité que l'on est scientifique, d'autant que cette dernière proposition – être scientifique – est précisément en crise de sens.

Crise du monde scientifique, crise répercutée au sein du cercle « réflexif » du programme ou du chercheur S.T.S. quand il se penche sur lui-même, quand il veut être encore plus que ce qu'il n'est, crise qui est peut-être déjà en germe dans ce sigle de trois lettres – S.T.S. – l'effet sigle étant en l'occurrence de rendre objet, champ, domaine, communauté ou discipline un ensemble vivant, un phénomène qui ne s'est peut-être développé jusqu'ici que dans la mesure où il a évité de n'être qu'un objet réduit, rationalisé. Crise que ne peut qu'amplifier celui qui, au nom d'une démarche louable, voudrait en comprendre l'historicité ou le fonctionnement. Peut-être.

A propos de la méthode expérimentale, Canguilhem rappelle que C. Bernard s'était défendu de généraliser sa méthode comme MÉTHODE mais qu'il fallait considérer son apport méthodologique en rapport avec le champ de recherches qu'il avait exploré (1).

Peut-être faut-il s'inspirer de ces remarques et éviter cette déviation scientiste (?) de généraliser S.T.S. comme un objet général, moins ici une méthode qu'un champ ou un domaine de recherche. Lui conserver un caractère hybride et original, expérimental, c'est peut-être cultiver l'art (difficile) de savoir au bon moment relocaliser les objets étudiés, casser une organisation trop rigide de S.T.S. pour refaire parler les diversités partielles autour des thèmes et des projets. On le voit, d'après notre expérience, le programme S.T.S. n'a vraiment de valeur que tant qu'il parvient lui aussi à réussir l'art de l'équilibriste, c'est-à-dire qu'il parvient à poursuivre son mouvement sans se laisser piéger par la propre fascination de lui-même. Quand un funambule devient somnambule, comme dit la chanson, il tombe de haut.

Notes

(1) **Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique**, Vrin 1938.

(2) **L'écriture de l'histoire**, Gallimard, 1978, pp. 65-68.

(3) Auxquels on peut rajouter ceux de G. Canguilhem, D. Lecourt, mais aussi H.G. Gadamer, **Vérité et méthode de grandes lignes d'une herméneutique philosophique**, Seuil, 1976, pp. 103-226.

(4) In **Politique aujourd'hui**, Nov-déc. 1975 p. 66.

(5) **La structure des révolutions scientifiques**, Champs, Flammarion, 1983.

(6) G. Canguilhem **L'idée de médecine expérimentale selon Claude Bernard**, Paris, 1965 et D. Lecourt, « Expérience », in **Encyclopaedia Universalis**, Vol. 6, p. 853.

Jacques Roux est ingénieur au CNRS et André Micoud chercheur au CRESAL à St Étienne.